

LE FRONDEUR

10

C MES



*À manger un peu de Frondeur
 En vain, chacun de vous s'efforce.*

*Vous rendez rudement menteur.
 L'adage : L'union fait force.*

LE FRONDEUR

Journal Satirique paraissant tous les Samedis

ABONNEMENTS :

Un an fr. 5 50

Bureaux :

12 - Rue de l'Étue - 12

A LIÈGE

RÉDACTEUR EN CHEF

NIHIL

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :

Texte : La ligne. . . fr. 00 25
Illustrées : Par mois » 15 00

RÉCLAMES :

La ligne » 1 00

On traite à forfait.

Toutes les correspondances doivent être adressées au bureau du Journal, rue de l'Étue, 12, à Liège.

SOMMAIRE : Feu partout ! (Clapette). — A propos de l'exposition des Beaux-Arts de Bruxelles (Un amateur). — Liège et les Liégeois (Aspic). — Quousque Tandem? (Nihil). — Les Pèlerinages (Aspic). — A coups de fronde (Clapette). — Nécrologie. — Mes deux mille francs (Gil Blas). — Liège au XV^e siècle.

Un vent de fronde,
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde,
Contre?.....

Feu partout!

Ils sont joliment montés les rédacteurs des petits journaux liégeois. Le tirage de leurs canards seul ne monte pas. Avec un ensemble touchant, ils tombent sur le *Frondeur*, coupable de bien des noirceurs, mais dont le principal crime est d'avoir, à lui seul, autant de lecteurs que tous ses rivaux réunis. Les confrères nous pardonnent tout — mais pas cela.

* * *

Les attaques simultanées de la *Tribune liégeoise* (?) du *Knout* (??) du *Balai* (sauf respect) et du bon vieux *Rasoïr*, nous désolent. C'est au point que nous avons failli — dans un conseil de cabinet — décréter la suppression de notre journal; mais après mûres délibérations (moins mûres que le corps électoral, lequel, selon l'ami Coremans, est pourri), nous avons décidé, au contraire, que, dans un avenir peu éloigné, le *Frondeur* paraîtra deux fois la semaine, bien que ses rédacteurs *pareissent* plus souvent.

C'est là un résultat auquel nos adversaires ne s'attendaient pas.

* * *

Ce qu'il y a de particulièrement drôle, dans cette petite levée de boucliers, c'est que les reproches nous adressés, se détruisent d'eux-mêmes.

C'est ainsi que la *Tribune* nous tient (elle ne dit pas par où) pour fort peu libéraux; le bon vieux *Rasoïr* trouve que nous soignons

les affaires des cléricaux (quelle maladie ont-elles?) le *Balai* nous taxe de doctrinarisme, et enfin le *Knout*, un instrument de supplice réservé à ses lecteurs, nous accuse de... je ne sais plus quelle horreur.

* * *

Avec la permission du lecteur, je répondrai au *Balai* et au *Rasoïr*.

Pour les autres, c'est chose faite.

Honneur au plus âgé. Je commence par le bon vieux *Rasoïr*.

Je reproduis le passage qui nous concerne :

« Le *Frondeur*, en première ligne, a bien soigné les affaires des cléricaux depuis son origine; il n'est pas de numéro qui ne soit plein de l'alignement de Jonruelle, des deux perches qui gâtent l'admirable perspective et autres affaires aussi importantes qui feraient l'objet d'une discussion de dix minutes au Conseil de Cras-Averna ou qui occuperaient bien vingt-quatre heures l'opinion publique de Houtain-Saint-Siméon.

« Ces libéraux, qui découvrent si bien les petites bêtes, avaient cependant beau jeu pour faire de la critique, de la vraie; que de fois nos édiles ont donné la preuve de la légèreté qu'ils apportent en affaires, que de fois aussi ils ont porté la peine des erreurs et de l'incapacité de certains employés de l'Hôtel-de-Ville. »

Rasoïr, mon ami, il y a presque autant de contradictions dans ce petit morceau que de bêtises dans les publications de M. Beaujean, ex-conseiller communal.

Vous dites que nous soignons les affaires des cléricaux en parlant de l'alignement de Jonruelle et des deux perches qui gâtent positivement l'admirable perspective de la rue Grétry (ça c'est un fait); puis vous nous reprochez de n'avoir pas fait de la vraie critique, quand nos édiles ont donné des preuves de légèreté.

Mais si nous avons tant soigné les affaires cléricales en faisant des critiques, insignifiantes selon vous, quel résultat aurions-

nous obtenu en faisant ce que vous appelez de la « vraie critique? »

Nous eussions bien sûr obtenu la condamnation à mort de tous les conseillers.

Est-ce ce que vous désirez ?

* * *

Tenez, un conseil mon brave vieux. Vous avez mal engagé la partie; c'est à recommencer. Si vous m'en croyez, restez-en là pour le moment. Sinon le public, qui nous juge, dira que si vous n'avez pas, selon votre expression, soigné les affaires d'un parti quelconque, c'est que vous avez assez de peine à vous soigner vous-même; car il est de fait que vous êtes bien malade.

Donc, prenez beaucoup de forces, un peu de repos et, en attendant, taisez-vous; c'est ce que vous avez de mieux à faire.

* * *

Au *Balai* à présent.

Sous ce titre : « Est-ce une évolution ? » Cette feuille publie un article qui a la prétention de prouver que le *Frondeur* est un journal doctrinaire. Naturellement, cette opinion est basée sur l'éloge que nous avons fait de M. Magis.

Le succès de la revue des écoles faisant littéralement enrager toute la cléricaille, on comprend que l'organe des petits-frères n'aime pas l'échevin de l'instruction publique; mais ce que l'on ne comprendrait plus, ce serait, de notre part, une opposition à ceux qui parviennent à arracher des victimes aux pourceaux à face, un tant soit peu humaine, qui enseignent la morale dans les écoles avec Dieu.

* * *

Le *Balai*, prenant des airs triomphants, met en regard les deux appréciations suivantes de M. Magis, publiées dans le *Frondeur* :

« M. Magis est un homme de cœur, doublé d'un homme d'esprit, absolument à

la hauteur de ses fonctions. Voilà pourquoi nous ne le démolissons pas. (n° du 30 juillet 1881.) »

Et

« M. Magis paraissait se contenter du rôle modeste de conducteur de cotillons..... Le bruit courut que notre zéro (!) allait briguer un mandat de conseiller communal..... »

« Il s'exprime avec éloquence... surtout quand il est bien préparé... »

« Le plaisir de s'entendre parler lui fait oublier l'ennui de l'auditoire ! » (n° du 20 septembre 1880).

Et après ?

Est-ce que nous ne pouvons pas rire un brin des travers de M. Magis, tout en reconnaissant que celui-ci est à la hauteur de ses fonctions ?

Parce que nous avons frondé le conducteur de cotillons, ne nous est-il pas permis de reconnaître les qualités de l'échevin ?

De pareilles remarques sont des enfantillages et nous pouvons parfaitement approuver le chef des maîtres d'école sans de *Magis taire* les défauts.

* * *

Où le *Balai* est tout-à-fait bon, c'est quand il écrit que « la feuille radicale qui, sous le titre de *Frondeur*, a pris pour mission de redresser les torts de nos homogènes, n'aurait fait choix de cette fière dénomination qu'à titre d'enseigne opportuniste, et qu'elle ne serait, au fond, qu'un organe doctrinaire déguisé, une espèce de tirailleur détaché, pour les besoins de la cause, du corps principal de la place St-Lambert ? »

Ce diable de *Balai*, on ne peut rien lui cacher !

Il découvre à présent que le *Frondeur* a été fondé par le *Journal de Liège*. Ça n'est pas tout-à-fait exact.

Voici comment les choses se sont passées :

Lors de la fondation du *Frondeur*, le *Journal de Liège*, avec sa générosité bien connue, a fait dans notre caisse un premier versement de 10,000 francs. Malheureusement, nos bailleurs de fonds exigeaient que dans nos articles idem, nous les traitassions (les bailleurs) d'escrocs ou de voleurs d'héritages. Mes collaborateurs et moi voulions bien aller jusqu'au mot *gaga*, mais escroc nous semblait trop fort et l'épithète *voleurs d'héritages* est accaparée par les dignes amis du *Balai*.

On ne s'entendit pas et le *Frondeur* changeant de sort fut soutenu par les deniers de M. l'échevin Ziane, avec mission de défendre la politique de l'inventeur des deux perches qui, quoiqu'en dise le *Rasoir*, gâtent l'admirable perspective de la rue Grétry.

Seulement, comme le *Journal de Liège* avait été fort aimable pour nous, nous consentîmes à le traiter de *gaga* à raison de dix francs l'insertion.

Voilà toute l'affaire. Nous n'en aurions rien dit, mais puisque le *Balai* a découvert

nos accointances avec le *Journal de Liège*, nous sommes bien forcés d'expliquer au public pourquoi nous faisons toujours l'éloge de M. Ziane et de notre vieille branche de la place St-Lambert.

CLAPETTE.

A propos de l'Exposition des Beaux-Arts de Bruxelles

Je sors du palais des Beaux-Arts. En voyant certaines toiles acceptées par le jury, on peut conclure que les tableaux refusés sont horribles.

Nos concitoyens brillent... par l'insignifiance des œuvres qu'ils ont envoyées. Un bon portrait peint par M. Nisen, deux tableaux de Delpérée, deux excellentes aquarelles et un dessin à la plume envoyé de Rome par de Witte : voilà tout ce qui mérite d'être mentionné.

Nos peintres disent que les Liégeois n'aiment pas la peinture ; à qui la faute ? Aux artistes, qui nous exhibent continuellement des choses dépourvues d'intérêt, quand elles ne sont pas absolument faibles.

Les Liégeois passent pour avoir de l'esprit, il en ont assez pour ne pas prendre des vessies pour des lanternes et pour tourner le dos aux croûtes qu'on leur met sans cesse sous les yeux.

Mais voyez le succès du sculpteur Mignon et son dompteur : cette fois le public a compris la valeur de l'œuvre : elle a eu les honneurs d'un succès populaire et je parie que l'auteur est enchanté de ses juges

UN AMATEUR.

* Nous publierons samedi prochain une critique du salon de Bruxelles.

Liège et les Liégeois. EN VILLÉGIATURE.

Voici le moment où les liégeois qui ont pu se réserver quelque argent dans un vieux bas, vont se payer le luxe de petits voyages d'agrément.

Les uns — les malins — s'en vont en Ardenne, sur les bords de l'Ourthe, de l'Amblève, de la Semois ou bien dans un petit village de pêcheurs sur les bords de la mer.

Les autres, sacrifiant à la mode, gens du monde, — du grand et du demi — bourgeois enrichis et ceux qui ne l'étant pas, parviennent à économiser quelques cent francs, vont aux eaux à Ostende, Blankenbergh ou Spa.

J'en ai connu de ces braves gens qui, chaque saison, s'offraient le luxe écrasant d'une villégiature dans une station importante. La famille Copenneur entre autres.

Une année, ils ne purent pas, les affaires ayant mal marché, se rendre à Ostende.

Ils frayaient ce qu'ils appelaient le monde et ils exhibaient, dans des soirées, leur belle enfant, M^{lle} Jenny ; ne pouvoir se rendre aux eaux leur donna un coup terrible. Pendant quinze jours, madame fit les reproches les plus sévères à son mari, dans lesquels elle n'hésitait pas à lui déclarer qu'il brisait à jamais l'avenir de leur fille et qu'il en serait responsable.

Jenny pleurait et se lamentait, se plaignant d'être issue de parents si mesquins.

Monsieur les mettait en face de la triste réalité.

Enfin, il fut convenu, afin d'éviter les potins et de ne pas démériter dans l'estime des bonnes connaissances, de déclarer que, cette année, on se rendrait à Trouville.

Pendant un bon mois les malheureux restèrent enfermés chez eux.

Ils avaient placé sur leur porte un avis sur papier blanc, apprenant que se trouvant aux eaux on devait s'adresser, telle rue, tel numéro.

Ils n'osaient donc jamais mettre le nez à la porte si ce n'était que très tard.

Mais les apparences étaient sauvées.

Monsieur avait même fait construire un bassin assez vaste qu'il avait rempli d'eau alimentaire. Puis il avait jeté du sel à pleine main : c'était de l'eau de mer. On avait répandu sur les bords du sable et sur le mur du fond du jardin on avait fait peindre des rochers. L'illusion était complète. M. et M^{me} Copenneur s'ébattaient parfois des heures, se croyant réellement à Trouville. Parfois un coup de sonnette les faisait tressaillir. Ils respiraient à peine et attendaient, pleins d'anxiété, croyant qu'on allait enfoncer leur porte et découvrir leur ruse.

M^{lle} Jenny, elle, restait boudeuse dans sa chambre.

Un jour, comme elle regardait le ciel bleu et les petits moutons blancs qui se poursuivaient, elle découvrit à une fenêtre assez éloignée, un beau garçon, qui envoyait des bouffées de fumée bleue dans l'espace.

Ils se virent, se firent d'abord quelques signes, puis s'écrivirent. C'était un espagnol qui, depuis longtemps, avait admiré Jenny et espérait s'en faire remarquer. Un soir il risqua tout, il franchit les murs et tous les obstacles et tomba aux genoux de la belle enfant. Celle-ci le releva, le conduisit devant ses parents, lesquels — vêtus simplement — prenaient leur bain habituel et exigea d'eux qu'en compensation du sacrifice qu'elle s'était imposée, on accorda sa main à ce brave jeune homme qui brûlait pour elle.

Tout fut convenu immédiatement, d'autant plus que le jeune homme était très bien sous tous les rapports.

Les Copenneur racontent aujourd'hui, à qui veut l'entendre, que le mariage s'est fait à Trouville.

Malheureusement, ils ne se sont pas assez défiés de leur indiscret voisin. ASPIC.

BOUOTIQUE CLÉRICALE



Succursales à
Prenais, Malte-bruge, Courcoing, Braine-le-Comte
et

Quousque Tandem ?

A ça, quand donc se décidera-t-on à soumettre à l'inspection laïque les couvents qui abritent les petits-frères ?

Attendra-t-on que le quart de la population soit corrompue par des pourceaux dont on ne saurait même faire du boudin présentable ?

Tous les jours, on nous révèle de nouveaux scandales.

A Anvers, on vient d'arrêter un élève des petits-frères, âgé de douze ans, surpris au moment où il commettait sur un enfant de cinq ans, un immonde attentat dénotant une expérience consommée.

Le coupable ne semble pas avoir conscience de la monstrueuse immoralité du fait dont il aura à répondre devant la justice.

Il a déclaré, en effet, qu'à son école, *tout le monde* se livrait à des jeux innocents de ce genre.

Et de fait, le raisonnement de ce polisson est logique, et tous les enfants des écoles avec Dieu pourraient, s'ils se trouvaient dans les mêmes circonstances, faire une réponse identique.

Parents et religion, tout leur commande d'obéir à leurs maîtres, et ces maîtres leur enseignent les jolis exercices que l'on sait. Naturellement, les enfants obéissent et quand on les pince en flagrant délit, ils sont étonnés comme un élève que l'on punirait d'avoir bien appris ses leçons.

* *

En présence de l'idiotisme des parents qui persistent à envoyer leurs enfants dans les *écoles* avec Dieu, c'est au législateur qu'il appartient de prendre des mesures de salubrité publique.

Il faut que tous les mois, toutes les semaines même, les autorités civiles puissent visiter les écoles de petits-frères, et interroger les élèves, afin de couper le mal dans sa racine et de mettre un frein à la fureur des flots d'immoralité qui envahissent l'enseignement cher au cœur des cagots.

— Et la liberté, dira-t-on.

— La liberté ne peut être invoquée dans le cas qui nous occupe.

Jamais personne n'a songé à réclamer, au nom de la liberté, contre les visites que les autorités médicales font dans les maisons de débauche, et ces petits-frères doivent être considérés comme des tenanciers de maisons du même genre.

Il est même plus juste de visiter les couvents de petits-frères que les maisons dont il s'agit. Ceux qui se rendent dans celles-ci sont des hommes qui savent où ils vont et les risques qu'ils courent.

Les enfants que l'on met en pension chez les petits-frères n'y vont pas de leur plein gré et c'est inconsciemment qu'ils sont atteints par la pourriture monacale et frériste.

Donc, faisons une bonne loi sur l'inspection des établissements religieux, et dans quelques années le petit-frérisme aura disparu — et les petits-frères aussi.

NIHIL.

Les Pèlerinages.

Dimanche dernier avait lieu à Chèvremont un pèlerinage organisé dans le but d'implorer Notre-Dame de l'endroit, je ne sais plus, du diable ! pour obtenir quelle faveur ?

N'était ce point pour qu'elle fit demander au ciel de jeter un chaste voile sur le mesquin étalage de ce pauvre dompteur ? Je ne me rappelle plus. Il me semble que la pauvre Madone a beaucoup perdu dans l'estime de la population liégeoise, car le nombre des pèlerins était moins nombreux qu'à l'ordinaire.

Beaucoup de femmes, peu d'hommes. Des jeunes filles coquettes, gentilles et qui certes ne se rendaient là-bas que dans l'espoir d'obtenir un mari dans le présent exercice.

De fait, il y avait là quelques jeunes gens dont la présence aurait pu nous étonner s'ils n'avaient eu pour excuse les jolis minois précités.

Après la messe et un sermon bien senti d'un ton suré, le pèlerinage se mit en route, une bannière rouge en tête.

L'impressario était le curé de Saint-Remacle, qui avait fait un éloquent appel aux fidèles de l'antique cité de Saint-Lambert.

Les curés et vicaires surveillaient les rangs, maintenant le bon ordre et rappelant à une humble dévotion les brebis — si jolies, oh ! — qui de temps en temps, tournaient la tête vers les jeunes gens rangés derrière.

On n'a pas d'idée de la profonde impression qui nous saisit, lorsque vous voyez défilé un cortège de ce genre. Je suis le cent millième qui le répète :

Ce n'est pas du dégoût !

C'est de la pitié.

Un troupeau humain marmottant des patenotes, les répétant sans y rien comprendre, mais y mettant la conviction indispensable ! Il s'agit du paradis à gagner. Puis ces prêtres en surplus, l'air fier, rogue à qui il ne manque que le fouet, emblème véritable de leur profession.

Un type m'amusait. C'était un flamand qui était spécialement chargé d'entamer les chapelets. Les autres complétaient en un murmure confus et bête. Le bonhomme se croyait investi d'une mission importante, sa face, bouffi d'orgueil, le disait assez.

Sa prononciation était d'un cocasse :

Jè fous salu Marie, plein' de crasse, lè S'gneur l'est avec fous ; vous l'êtes beni dans toutes les femmes et J'sus le fru de vos entrales... beni.

Cette dernière phrase dite avec une rapidité vertigineuse.

Quand il avait fini dix AVE, il reprenait dix PATER. Histoire de varier les plaisirs.

Au bas de la montagne de Chèvremont, le troupeau se reposa un instant, puis il se mit à gravir la colline lentement, avec peine, soufflant les derniers PATER encore disponibles dans quelques larynx d'élite.

* *

Notger s'en vint un jour au château de Chèvremont et s'étant, par ruse, introduit dans la place, détruisit tout, le seigneur de l'endroit vivant, à ce qu'il paraît, de rapine et faisant beaucoup souffrir son voisinage. Le prince avait voulu purger le pays de ce sire si mal éduqué.

Il resta debout une misérable chapelle dans laquelle les dévots des environs venaient de temps en temps déposer une chandelle d'un sou. Aujourd'hui, chose étrange, un château plus puissant, plus riche que l'ancien, domine de nouveau la vallée et défie les temps et les évêques-soldats ; il est bien construit et il élance ses fières tourelles sous un ciel libre qui permet aux bons religieux de se goberger comme avant aux dépens des pieux gogos modernes.

On voit donc qu'il n'y a rien de changé. Les bons moines volent tout autant qu'auparavant, seulement ils risquent moins et attendent au contraire dans leurs confessionnaux que les alouettes leur tombent toutes roties dans la bouche.

Il y a parmi ces hommes des gas vigoureux et bien découplés. Tudieu ! qu'il doit être agréable de leur confesser ses mignons péchés.

Avez-vous vu la chapelle du Couvent ? Non. Il faut l'aller voir, elle prête admirablement à une conver-

sation intime et douce : on ne peut que chuchoter là dedans...

Je comprends leur succès... de femmes, il paraît que leur clientèle est tellement nombreuse qu'on attend ces jour-ci un nouveau stock de vigoureux moines découplés, comme renfort.

On m'a dit qu'il y avait là dedans des hommes de la plus haute aristocratie.

Parbleu ! il y en a qui s'échinent bêtement à faire le trottoir au carré, mais les malins, tant qu'ils sont jeunes, s'affublent d'une robe, puis attendent paisiblement... la pratique.

* *

C'est dans cette chapelle que nous retrouvons notre pieux pèlerinage. Ils prient là dedans, chantent des cantiques dans lesquels le nom du pape est mêlé. A la quête les gros sous pleuvent drus. Il y en a qui vont jusqu'à réclamer des intercessions de la bonne notre Dame, pour cinquante centimes.

Un déjeuner est ensuite offert, puis après un repos prolongé on rentre à Liège par la route d'Angleur.

Eh bien ! on dira ce qu'on voudra — il y a des incroyables partout, n'est-ce pas ? — Eh bien ! N.-D. de Chèvremont a certes fait des miracles cette fois.

J'ai vu dans la soirée des couples enlacés sous la protection de l'aveugle police, dans les squares d'Avroy. J'ai reconnu une pèlerine qui avait déniché l'Arthur qu'elle implorait.

Mais, malgré cela, Chèvremont ne vaut pas Saint-Roch. Les miracles là-bas sont plus nombreux. On part un matin, on revient le lendemain. On couche sur la paille, dans des granges, sur les prés et ce, dans une aimable promiscuité. Quelques mois après, le nombre des naissances augmente considérablement.

Et la GAZETTE déclare fièrement que, d'après les statistiques, Liège, la ville gueilleuse par excellence, produit plus de naissances illégitimes que Saint-Trond ou Saint-Nicolas.

Je le crois bien.

ASPIC.

A coups de fronde.

On lit dans *la Meuse* du 14 août :

« M. le ministre des affaires étrangères est parti en villégiature au château de Ste-Ode.

On raconte que M. Frère-Orban a l'intention de suivre à cheval les opérations finales des grandes manœuvres de septembre.

Tout le monde sait que l'honorable ministre des affaires étrangères est un grand amateur d'équitation, semblable en cela aux hommes politiques anglais.

Comme il sera, au moment des manœuvres, en villégiature dans le Luxembourg, il sera tout à portée pour venir voir cette très intéressante fête militaire.

Peut-on être plus... naïvement flatteur.

Qu'est-ce que le talent hippique de M. Frère a à faire dans la politique. »

Je me le demande.

Nécrologie.

M. Achille Rodembourg a eu la douleur de perdre sa mère, décédée vendredi dernier à l'âge de 71 ans.

Le *Frondeur* prend une vive part au malheur qui frappe notre excellent confrère.

Mes deux mille francs !

Voilà quelque chose comme un mois que tous les journaux reproduisent une annonce

persistante, dans laquelle une association dont j'ignorais l'existence — le Comité de l'Art moral — propose un prix de deux mille francs pour la meilleure tragédie qui lui sera soumise.

Voici quelles sont les conditions du concours :

1° La pièce pourra avoir un nombre d'actes illimité ;

2° Elle devra être en vers ;

3° Le sujet sera emprunté à la *Vie des Saints* ;

4° Il n'y aura pas de rôle de femme.

C'est gentil, deux mille francs ! Si je concourais ?

Ma foi, je concours !

* * *

Me voici en face d'une besogne pleine de difficultés, je ne me le dissimule pas. — Un sujet emprunté à la *Vie des Saints* et sans rôle de femme ?

Voyons... *Polyeucte* ?

Allons, bon, j'oubliais Pauline !

La Mort de Saint Augustin ?

Il faut que je n'aie pas la tête à moi... Et Sainte Monique !

Le martyr de Sainte Cécile ?

Cette fois-ci, je deviens complètement fou !

Il y aurait bien à prendre comme sujet : *Saint Paul sur le chemin de Damas*, mais les seules conversations qu'on pourrait lui faire tenir seraient avec les cantonniers dudit chemin... Cela n'aurait aucun intérêt.

— Alors ?

— Alors, je ne vois plus rien.

* * *

Hurrah ! je viens de réfléchir, et j'ai trouvé. — Non, le problème n'est pas insoluble ! Non, le président du Comité de l'Art moral n'est pas un mystificateur ! Je tiens ma tragédie, en sept actes, empruntée à la *Vie des Saints*, sans rôle de femme ! — La voici :

LE GRIL DE SAINT LAURENT

Tragédie en sept actes et vingt-six vers.

PERSONNAGES :

SAINT LAURENT.

UN GRAND GRIL.

UN SAC DE POMMES DE TERRE.

LA BRAISE.

DEUX BOURREAUX, personnages muets.

ACTE PREMIER

(Un grand fourneau dans lequel les bourreaux viennent d'allumer de la braise. L'un des tourmenteurs y installe le Gril, dont la contenance exprime l'affliction).

LE GRIL.

Quel répugnant métier ces gens-là me font faire ! Je vais comme un bifteck griller un homme austère Gri-i-i, Gri-i-i.

LA BRAISE.

Brrrrron — rron !

LE GRIL.

Quel ronflement !

Ah ! voici qu'en ces lieux on conduit saint Laurent !

ACTE II,

SAINT LAURENT

(Il regarde avec consternation le sac de pommes de terre).

O mon Dieu, comme ils sont durs pour tes néophytes ! Faire cuir un martyr avec des pommes frites ! (On le met rapidement en costume de cuisine).

LE GRIL (subitement inquiet).

Jamais je n'ai porté pareil poids sur mon dos... Pourvu qu'il n'aille pas me crever mes barreaux !

(On couche Saint-Laurent dessus).

ACTE III.

LE GRIL.

Hélas ! je m'en doutais... Un saint, comme ça pèse !

Je sens qu'il m'aplatit, j'entre dans la fournaise.

LE SAC DE POMMES DE TERRE.

On ne nous pèle pas... O Jupiter, merci !

Nous ne servirons pas encor cette fois-ci !

(Saint-Laurent conserve sur son gril un silence plein de dignité.)

ACTE IV.

LE GRIL.

Gri-i-i, Gri-i-i, Gri-i-i, Gri-i-i,

Gri-i-i, Gri-i-i, Gri-i-i, Gri-i-i.

ACTE V.

LE GRIL.

Et toujours pas un cri ! Quel héros, cet apôtre !

SAINT-LAURENT (d'une voix lugubre).

Je suis cuit d'un côté... retournez-moi sur l'autre !

(A cette demande cornélienne, les deux bourreaux sont frappés d'une telle stupeur qu'ils s'enfuient loin de cet horrible spectacle, en renversant le sac de pommes de terre.)

ACTE VI.

SAINT-LAURENT (amer).

Ah ça, personne ici n'entend donc mon appel ?

Je veux qu'on me retourne et me mette du sel !

Me va-t-il donc falloir, à cette heure suprême,

Mi-grillé que je suis, m'accommoder moi-même ?

(Il se retourne sur son gril propiomotu).

ACTE VII.

LE GRIL.

Gri-i... Comme il rissole !... Et sans cris déplaisants,

Sans plaintes !... Gri-i... Dans quatorze cents ans,

Un bourreau-cuisinier, de façon identique,

Cuira Gurtimozin, empereur du Mexique,

Eh bien, tout empereur que sera celui-là,

Il ne saura jamais griller comme cela !

(La toile tombe au moment où les deux bourreaux, se tenant par la main, reviennent pour demander à Saint-Laurent de les baptiser. — Il est trop tard !)

Voilà mon drame. — Veuillez remarquer que chaque acte a son action parfaitement distincte, et concourant cependant à l'action générale. — La pièce a en outre cet avantage que tous ses personnages sont animés de nobles sentiments — j'en appelle à toutes les mères de famille... Et pas de femmes !

Maintenant, je prie le président du Comité de l'Art moral de me faire savoir où je puis toucher mes deux mille francs !

GIL BLAS.

LIÈGE AU XV^e SIÈCLE

(Aug. HOCK).

On ne pouvait mieux à point faire paraître un ouvrage semblable qu'à l'époque où tout Liège fêtait le 50^e anniversaire de l'indépendance de la patrie.

On connaît Aug. Hock. Les volumes qu'il a déjà publiés sur l'histoire et les mœurs de notre vieille cité ont été trop prisés pour que son nouveau travail ne soit lu avec avidité.

Aug. Hock est un écrivain d'un talent incontestable. Il y a chez lui l'étoffe d'un poète, d'un philosophe et d'un savant. Il y a surtout aussi de la modestie.

Hock est liégeois jusqu'au bout des ongles et son plus vif désir est de faire aimer la bonne ville dont il a le cœur plein.

Pour lui, tout est là.

Les premières pages du volume sont consacrées au Liège primitif, à ses premières fortifications, aux travaux et institutions de ses premiers princes-évêques, aux mœurs et coutumes de l'époque.

Une manière pittoresque de conduire le récit nous amène bientôt au XV^e siècle.

Chaque sujet prend alors tout le développement qu'il comporte et est exposé d'une façon qui soutient et excite la curiosité.

Avec l'auteur, on se promène à travers les rues de l'ancienne cité. On pénètre partout, dans les maisons particulières, dans les églises, dans les couvents, dans les hôpitaux, etc., etc. Tout y est observé, commenté et comparé à ce que nous possédons aujourd'hui. Il y a des pages pleines de cet esprit critique et de cette verve gauloise qui caractérisent les anciens écrivains liégeois.

Bien que l'espace me manque ici, je ne puis résister au désir de vous citer quelques lignes. En parlant des pèlerinages auxquels la singulière justice d'alors condamnait les habitants pour des délits quelconques, Hock dit à son cicerone du XV^e siècle :

« Chez nous, il n'y a plus que les pigeons » condamnés aux voyages ; ils portent leur » certificat sur l'aile. Quant aux hommes, » ils voyagent par agrément, pour s'instruire, » s'amuser et développer leur commerce et » leurs affaires.

« Dans mon siècle, le goût des voyages est » si grand et si répandu qu'on se ferait con- » damner pour avoir l'occasion de parcourir » le monde. Les uns se privent toute l'année » pour s'absenter quatre à cinq semaines ; il » est du meilleur ton de voyager trois mois » de l'année. Quand les revenus ne sont pas » à la hauteur de la dépense présumée, on » occupe un grenier dans une ferme ou bien » on s'enferme dans sa demeure avec les volets » clos et les stores baissés et l'on place un » écriteau sur la porte avec le mot : *Absent* !

Et plus loin :

« — Et vous n'avez plus de pèlerinages ?

« — De temps en temps, on les reprend à » forfait et par train de plaisir, en grand » nombre et au rabais.

« — Et les miracles ?

« — Les miracles, mon révérend, se traitent » par la voie humide et par les apparitions.

« — Comment cela ?

« — Par des sources d'eau bienfaisante.

« Nous irons à l'eau de Lourdes si vous » voulez. »

Hock accorde aux mœurs et institutions une large part de son travail.

Il fait une peinture vigoureuse et impitoyable des vices et des mœurs dissolues du clergé. Il le montre autoritaire, âpre au gain et ne reculant devant aucun crime pour satisfaire ses ignobles passions.

Il étale toute sa fourberie ; il décrit les horribles tortures que les tribunaux faisaient subir aux condamnés ; il flagelle sans pitié leurs institutions malsaines et autocratiques dont le seul but était la richesse et le pouvoir.

Le volume est complété par des plans et des gravures dessinés la plupart par M. Ch. Remont. Il forme ainsi un nouveau monument de l'histoire de notre antique cité.

C'est plus qu'il n'en faut pour assurer à l'ouvrage de M. Hock toute la vogue qu'il mérite.

P. S. — Nous parlerons dans notre prochain numéro du poème de M. Boens.

L'Office de Publicité à Liège, Marsaud & C^o, reçoit les annonces dans tous les journaux indistinctement. — Les clients recevront en bons commerciaux la valeur des annonces insérées.

Liège. Imp. E. PIERRE et frère, r. del'Etuve

BRASSERIE DE MUNICH
PLACE DU THÉÂTRE

Vritable bière de Munich

1/2 litre ... 0,20
 1/2 litre ... 0,35
 1 litre ... 0,70

Sauces
 Pâtisseries



OFFICE DE PUBLICITÉ
DE LIÈGE



MARSAUD & C^{ie}

RECLAMES ANNONCES

RUE DES CHATEAUX 42

crac